



Les bretons au pays des merveilles.

Ronan Le Coadic

► **To cite this version:**

Ronan Le Coadic. Les bretons au pays des merveilles.. Actes de colloque La Bretagne à l'heure de la mondialisation., Dec 2000, Rennes, France. pp.105-111. hal-00498490

HAL Id: hal-00498490

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00498490>

Submitted on 7 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article de Ronan LE COADIC paru dans :
Marc HUMBERT (dir.), *La Bretagne à l'heure de la mondialisation*, Rennes,
Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 105-111.

Les Bretons au pays des merveilles

Un article paru dans le quotidien *Le Monde* au cours de l'été 2000, à propos du Festival interceltique de Lorient, assimilait la musique celtique, sous toutes ses formes, à une sorte de « revendication sonore dressée comme des remparts face à la mondialisation économique et culturelleⁱ. » D'où vient cette analyse, loin d'être isolée, selon laquelle culture bretonne (ou « celtique ») et mondialisation seraient antinomiques ? Et d'abord, en quoi consiste cette fameuse « mondialisation » dont on nous rebat les oreilles ? Ce mot est, en effet, constamment employé par la presse et les médias ; à titre d'exemple, en l'an 2000, il est mentionné mille cent cinquante cinq fois dans *Le Monde*.

La mondialisation, réalité aux contours flous qui ferait de la planète un « village global », cristallise, en raison de sa nature vaporeuse, les représentations sociales les plus contradictoires, allant des cauchemars aux merveilles... Comment situer les Bretons à l'égard de ces représentations, qu'il s'agisse du mythe de l'inédit, de la légende de l'hydre à deux têtes ou de l'utopie cosmopolite ?

I. Le mythe de l'inédit

A. Le scoop et le cul-de-sac

À lire la presse ou à écouter les médias, on éprouve l'impression que la mondialisation constituerait une nouveauté absolue : un phénomène inédit dans l'histoire de l'humanité aurait ainsi surgi brutalement. Sa naissance serait facile à dater : elle remonterait à la chute du mur de Berlin, en 1989. En revanche, sa définition serait plus délicate à établir. Sans entrer dans le détail, la mondialisation consisterait en une extension au monde entier de phénomènes jusqu'alors confinés à l'intérieur des frontières étatiques et concernant des domaines aussi divers et imbriqués les uns dans les autres que l'économie, la culture et la technologie. Tout ceci paraît fort éloigné de la Bretagne. L'image des Bretons est, en effet, celle d'une population qui n'est ni innovante ni dynamiqueⁱⁱ mais isolée, chauvine et repliée sur elle-mêmeⁱⁱⁱ.

Pays de bocage entouré de mer, la Bretagne constitue, vue de Paris au XIX^e siècle, une sorte de cul-de-sac périphérique. Ceci explique, aux yeux de ses visiteurs d'alors, la curieuse arriération des habitants de la péninsule. Nul ne paraît à l'époque considérer que « cette mer qui l'entoure », loin d'isoler la Bretagne, lui ouvre l'accès au monde. Nul ne paraît, non plus, imaginer que la société bretonne invente des occasions de regroupement suffisamment nombreuses pour compenser, largement, les effets isolants de l'habitat dispersé. Or, c'est au XIX^e siècle que les stéréotypes

relatifs à la Bretagne se cristallisent et il en reste toujours quelque chose. Voyons, cependant, si l'histoire donne raison à ces clichés.

B. Un passé sous-estimé

Malgré l'impression de nouveauté qui semble prévaloir aujourd'hui, l'humanité connaît, au cours des millénaires qui nous précèdent, de nombreuses phases de rapprochement entre les peuples, d'influences réciproques et d'échanges économiques, techniques et culturels, favorisés par des processus aussi divers que les civilisations antiques, les empires, les grandes invasions ou les religions. On peut voir dans ces grands moments de l'histoire de l'humanité une sorte de « pré-mondialisation ». Quant à la mondialisation proprement dite, elle ne date pas des années 1990.

Fernand Braudel a montré que le capitalisme commercial avait pris naissance dès le ^{xvi}^e siècle, en mettant en relation les économies inégalement dotées des pays d'Europe et du monde. Ensuite, initiée par la Grande-Bretagne au ^{xviii}^e siècle, la première révolution industrielle — celle de la vapeur, du charbon et du textile — instaure une mondialisation économique de fait. Puis, au ^{xix}^e siècle, poursuivant et amplifiant une politique coloniale antérieure, les grandes puissances capitalistes imposent leur domination politique, technologique et culturelle à l'immense majorité des sociétés africaines, asiatiques et latino-américaines. Elles désorganisent complètement les économies de ces pays et exploitent leurs ressources. C'est encore, à l'évidence, une forme de mondialisation. Comment la Bretagne vit-elle ces périodes historiques ?

C. Un isolement surestimé

Contrairement à l'idée reçue d'une péninsule cul-de-sac, les Bretons contribuent à la plupart des grands moments historiques de « pré-mondialisation ». Ils concourent, de la fin du deuxième millénaire au premier siècle avant Jésus-Christ, à la civilisation celtique, qui rayonne sur l'Europe. À l'époque de La Tène, ils migrent d'Europe centrale sur l'île de Bretagne et font de la Manche le centre de leur civilisation. Romanisés, ils prennent une part active à l'empire, envoyant des légions jusqu'en Égypte. Christianisés, ils envahissent l'Armorique et le nord de la Gaule au cours des six premiers siècles de notre ère et essaient dans le monde entier afin d'y répandre la « bonne parole ».

Marins réputés, les Bretons explorent, au fil des siècles, toutes les contrées du globe. Devenus français à la fin du ^{xv}^e siècle, et disposant néanmoins, jusqu'aux années 1660, d'une large autonomie économique, ils participent énergiquement, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, à l'essor du capitalisme commercial, qui met en réseau, par le commerce au long cours, les marchés des différents pays du globe. En revanche, la Bretagne, qui sort affaiblie des guerres incessantes avec l'Angleterre, rate complètement le tournant de la révolution industrielle. Pourtant, même alors, les Bretons participent à l'une des prémices de la mondialisation, l'aventure coloniale française, avec son cortège de pillages et d'injustices ; ils le font, cependant, davantage comme soldats que comme colons.

Ainsi, la mondialisation contemporaine n'est-elle ni une nouveauté surgie *ex-nihilo*, ni un phénomène antinomique de la bretonnité. Les Bretons ont contribué tant à la « pré-mondialisation » qu'à deux des trois principales prémices de la mondialisation. Participent-ils également à la mondialisation actuelle ?

II. La légende de l'hydre à deux têtes

La mondialisation, qui conduit à relativiser la puissance des États, paraît parfois perçue comme une sorte d'hydre à deux têtes : l'impérialisme américain, à un bout, le communautarisme, à l'autre.

A. L'impérialisme et le communautarisme

Dans les pays en développement, la mondialisation est souvent associée à l'hégémonie occidentale^{iv} ; la France y a donc sa part. Cependant, vue de l'hexagone, c'est uniquement l'impérialisme américain que la mondialisation évoque. Les Français se placent en position de victimes et — dans un élan où il est difficile de faire la part de l'anticapitalisme et du nationalisme — accueillent favorablement les diverses tentatives de mettre un frein à la suprématie américaine. Une large majorité d'entre eux se reconnaît en José Bové, porte-parole de la Confédération paysanne et symbole de la lutte antimondialisation^v, que les médias aiment présenter comme un « irréductible gaulois »^{vi}. Mais c'est sur l'État que la majorité des Français compte pour se protéger de l'impérialisme américain^{vii}.

Le communautarisme représente l'autre tête de l'hydre. « Ce que l'on appelle aujourd'hui le "communautarisme", qui est la radicalisation logique du thème du "droit à la différence" », affirme — entre autres — François Laplantine, « consiste à se retrouver entre soi, à rester entre cousins. C'est la redécouverte des différences, des identités, des racines, des cultures qui sont peut-être une autre façon de nommer ce qu'autrefois on appelait les races^{viii}. » Sous l'empire des États-Unis et de leurs firmes multinationales, la mondialisation se nourrirait de la « crispation particulariste » : toutes deux mineraient, en effet, les États-nations, seule expression de la raison et de la modernité et unique protection du citoyen face au libéralisme sauvage comme à la barbarie des replis tribaux.

B. Y a-t-il place pour un quartier breton dans le « village planétaire » ?

Les industries agroalimentaires bretonnes, qui constituent l'un des moteurs de l'économie de la péninsule, sont fortement intégrées à l'économie internationale. Cela les rend très sensibles à la conjoncture et aux variations des cours mondiaux. En revanche, d'une part, la Bretagne ne fournit que 2,4 % des exportations françaises et, d'autre part, les implantations et participations étrangères dans l'industrie bretonne sont faibles : la Bretagne ne se situe, à cet égard, qu'au treizième rang des régions françaises.

En matière de communication, de technologie et d'Internet, la Bretagne, sans se trouver en position exceptionnelle, n'est pas « hors jeu ». Elle se situe au sixième rang régional français pour la recherche publique et au cinquième rang pour la recherche privée et le nombre de brevets déposés. Les biotechnologies constituent l'un de ses domaines d'excellence et elle est le deuxième pôle de recherche français en matière de télécommunications. En outre, elle est la première région française à se doter d'un réseau à haut débit.

Enfin, sur le plan culturel, en Bretagne comme dans le reste du monde, « alors même que la communauté s'effondre, l'identité est inventée »^{ix}. Ressentant une impression de nivellement culturel et de perte d'originalité, les Bretons se « bricolent » une identité qui mêle l'héritage culturel des générations précédentes à

divers traits de la société contemporaine. Loin d'être victimes d'une uniformisation culturelle, ils produisent donc de la différence. S'agit-il, pour autant, d'un « repli identitaire » ?

C. Quel rapport à l'altérité ?

L'idée selon laquelle la « production de différence » que l'on constate en Bretagne aujourd'hui relèverait de la phobie de la confrontation avec l'altérité n'a aucun fondement. En premier lieu, le racisme n'est pas un comportement courant en Bretagne ; ainsi, par exemple, sur cent cinquante cinq actions racistes recensées en France de 1995 à 1999, aucune n'a été commise en Bretagne^x. De plus, la Bretagne est relativement imperméable au Front national : lors des dernières élections législatives, ce parti n'a obtenu que 7,7 % des suffrages exprimés en Bretagne contre une moyenne française de 15 %. En outre, lors d'entretiens réalisés à propos de l'identité bretonne, les personnes que j'ai rencontrées m'ont dit que, selon elles, on peut être breton sans être né en Bretagne ni avoir des parents bretons, « si on aime la Bretagne, ses habitants, ses paysages, ou sa culture » : le « droit du cœur » l'emporterait ainsi sur les droits du sang et du sol. Enfin, ce n'est pas la recherche de « pureté » qui caractérise la musique bretonne, moteur de la renaissance culturelle actuelle, mais au contraire le goût pour le métissage.

Dans ces conditions, ne pourrait-on pas envisager que le renouveau breton relève non du repli sur soi mais de la recherche de reconnaissance d'une altérité niée ? Comment une telle recherche de reconnaissance particulière peut-elle s'articuler avec l'universalité ?

III. L'utopie cosmopolite

A. L'enracinement et le patriotisme terrestre

Pour Edgar Morin, une « seconde mondialisation » s'est toujours opposée à la « première mondialisation » (qu'il qualifie de « techno-économico-mercantile » et qu'il fait remonter à la conquête des Amériques) et elle renaît aujourd'hui. « On voit se développer les multiples rameaux d'une citoyenneté terrienne », dit-il, « prélude à une prise de conscience d'une "Terre patrie", devant s'enraciner dans les esprits sans toutefois supprimer les vertus des différentes et multiples patries nationales. [...] L'enracinement et l'élargissement d'un patriotisme terrestre formeront l'âme de la seconde mondialisation, qui voudra et pourra peut-être domestiquer la première et civiliser la Terre^{xi}. »

La « prise de conscience » contemporaine qu'Edgar Morin décrit — et salue — s'inscrit, certes, dans l'histoire de l'humanisme et de l'internationalisme. Cependant, elle s'illustre par sa triple dimension : elle concilie à la fois l'enracinement, l'unité de l'humanité et une « conscience écologique planétaire »^{xii}. Il s'agit donc bien d'un « cosmopolitisme », qui rappelle un peu la foi bahá'íe^{xiii} mais évoque surtout la pensée de Gandhi. « Ce que je cherche à travers la libération de l'Inde », écrit-il en effet dès les années 1940, « c'est à conduire tous les hommes à ne plus faire qu'une seule communauté fraternelle. Mon patriotisme ne connaît aucune exclusive. Il est prêt à accueillir le monde entier. [...] Il ne me suffit pas de vouloir être le frère de tout homme ou même de ne plus faire qu'un avec l'humanité entière ; je souhaite aussi parvenir à cette même unité avec tout être qui vit, ne serait-ce qu'un ver de terre. [...]

L'interdépendance est et doit être, tout autant que l'autonomie, l'idéal de l'homme^{xiv}. »

Cette utopie cosmopolite est-elle quelque peu représentée en Bretagne, même en filigranes ? Quelle est, en premier lieu, la nature de l'enracinement breton ?

B. Nature de l'enracinement

L'attachement des Bretons à leur spécificité ne fait guère de doute aujourd'hui qu'il est fréquemment évoqué par la presse et les sondages. Il n'est, toutefois, pas nouveau et relève, si l'on en croit ce qu'écrivait André Siegfried avant la Première Guerre mondiale, d'une sorte d'esprit de résistance à l'assimilation : « Pas plus que la domination romaine, [les Bretons] n'ont, par la suite, subi la domination française, et c'est une impression positive d'indépendance qu'ils donnent à l'étranger qui les observe^{xv}. » Une telle indépendance d'esprit pourrait expliquer que la langue bretonne soit encore parlée aujourd'hui par environ 250 000 personnes et que, cinq cents ans après l'annexion de la Bretagne par la France, 42 % des Bretons se disent « bretons avant d'être français »^{xvi}...

Néanmoins, si l'esprit de résistance des Bretons est réel, il ne confine nullement à l'intransigeance. Comme je l'ai indiqué ailleurs, les Bretons craignent l'extrémisme, refusent la violence et repoussent toute forme d'enfermement^{xvii}. Leur « enracinement » n'a même pas de dimension politique pour l'instant. Laisse-t-il alors de la place pour une forme de conscience planétaire ?

C. Quelques atouts du cosmopolitisme en Bretagne

Il n'est pas exclu que les idéologies qui, depuis des siècles, ont marqué les Bretons de leur empreinte soient propices au cosmopolitisme, au double sens où nous l'avons entendu ici de conscience écologique et de citoyenneté planétaire. Ainsi, les anciens Bretons vouaient à leurs fontaines un culte fervent, qui est parvenu jusqu'à nous par l'intermédiaire de la religion catholique^{xviii}. Cette dernière met en exergue, d'une part, le respect de la vie et, d'autre part, l'altruisme, le dévouement et la « charité chrétienne ». Et la région la plus rétive à l'influence catholique, le centre de la Bretagne, a pris une orientation politique communiste très marquée qui, curieusement, met un accent particulier, outre l'humanisme et l'internationalisme, sur l'altruisme et le dévouement^{xix}...

Les Bretons semblent concernés par la « conscience écologique planétaire » qu'évoque Edgar Morin. En premier lieu, leur principal lien à la Bretagne est un attachement émotif au paysage^{xx} et leur culture est particulièrement riche en contes, dictons et mimologies relatifs aux animaux^{xxi}. En second lieu, si la Bretagne est le pays de l'agriculture intensive, elle est aussi l'un des bastions de l'écologie politique. Le combat victorieux contre la centrale nucléaire de Plogoff demeure dans les esprits, de même que la lutte des élus bretons pour défendre les intérêts des communes sinistrées par la marée noire. La Bretagne est l'une des régions qui accorde le plus de suffrages aux partis écologistes. Les associations écologiques, telles que Eau et rivières, sont puissantes et écoutées. Enfin, la confédération paysanne est bien implantée^{xxii}.

Quant à la « citoyenneté terrienne », elle paraît favorisée tant par les réminiscences idéologiques que nous venons d'évoquer que par une longue tradition maritime ; en outre, divers indices laissent penser qu'elle rencontre quelque écho

dans la péninsule : par exemple — pêle-mêle —, le goût affiché des Bretons pour « l'ouverture » et le métissage créatif^{xxiii}, la bonne implantation d'un mouvement citoyen tel qu'Attac, l'importance des associations d'aide au tiers-monde, le nombre et la fréquentation des débats de société sur des thèmes d'intérêt mondial, etc.

Conclusion

Le mot « mondialisation » relève davantage de la représentation sociale que de la réalité ; il laisse place aux clichés, aux fantasmes et au rêve. Cela s'explique sans doute, en partie, par son ambiguïté et son emploi trop fréquent ; mais surtout, par le fait qu'il désigne un processus en cours, dont l'issue est incertaine. Cependant, l'impérialisme et le communautarisme ne sont pas seulement des fantasmes, ce sont aussi des réalités ; heureusement, elles ne semblent pas, pour l'instant, mettre la Bretagne en grave péril. Quant au cosmopolitisme, ce n'est pas seulement un rêve, mais également une voie, susceptible de tenter les Bretons, qui pourraient, peut-être, y trouver à la fois une reconnaissance collective et l'occasion de contribuer à un progrès de l'humanité.

ⁱ Véronique Mortaigne, « L'Interceltique de Lorient fête en fanfare son trentième anniversaire », *Le Monde*, 2 août 2000.

ⁱⁱ Un sondage réalisé par la SOFRES montre que la Bretagne n'est classée pour le dynamisme qu'au neuvième rang des régions françaises. SOFRES, *L'image des régions vues par les Français*, 1991.

ⁱⁱⁱ Selon une enquête réalisée par *Bretagne Économique* et le Centre des Jeunes Dirigeants de Bretagne, *Bretagne Économique*, juillet-août 1993, pp. 18-23.

^{iv} Cf. les témoignages d'étudiants du tiers-monde in Nathalie Guilbert, « Mondialistes et individualistes, un tour du monde des étudiants », *Le Monde*, 25-26 juin 2000, p. 9.

^v Sondages cités par Jean-Paul Besset in « La véridique histoire de José Bové », *Le Monde*, pages spéciales « Les croisés de Millau », vendredi 30 juin 2000, p. II.

^{vi} Cf. *Le Télégramme* du 30 juin 2000, entre autres...

^{vii} 63 % des Français pensent que les marchés financiers et les entreprises multinationales ont plus d'influence que les États sur l'économie mais 69 % considèrent que c'est aux États de réguler l'économie, selon un sondage de la SOFRES sur « la régulation du capitalisme à l'heure de la mondialisation » réalisé du 24 au 27 mai 2000 pour *Enjeux-Les Échos*.

^{viii} François Laplantine, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier-Fayard, 1999, p. 46.

^{ix} Selon Jock Young, cité par Zygmunt Bauman in « Les identités communautaires visent à conjurer les angoisses individuelles », *Le Monde*, mardi 23 mai 2000.

^x Commission nationale consultative des droits de l'homme, rapport 1999 : *La Lutte contre le racisme et la xénophobie*, Paris, La documentation française, p. 347.

^{xi} Edgar Morin, « Le XXI^e siècle a commencé à Seattle », *Le Monde*, mardi 7 décembre 1999.

^{xii} Edgar Morin et Anne Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 35.

^{xiii} Le bahá'ïsme est une religion universaliste apparue au sud de l'Iran au milieu du XIX^e siècle et qui prône l'unité de l'humanité dans le respect de la diversité.

^{xiv} Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, Paris, Gallimard, 1969, p. 204.

^{xv} André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Imprimerie nationale, 1995 (première édition 1913), p. 197.

^{xvi} D'après un sondage du CSA réalisé en septembre 2000 pour *Le Télégramme* et *Presse Océan*.

^{xvii} Ronan Le Coadic, *L'identité bretonne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Terre de Brume, 1998, pp. 344-351.

^{xviii} Cf. Sylvette Denèfle, *Le Culte des fontaines en Bretagne*.

^{xix} Cf. Ronan Le Coadic, *Les Campagnes rouges de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 1991.

^{xx} Cf. Pierre-Jean Simon, *La Bretonnité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Terre de Brume, 1999, pp. 84-93 ; Francis Favereau, *Bretagne contemporaine*, Morlaix, Skol Vreizh, 1993, pp. 45-50 et Ronan Le Coadic, *op. cit.*, 1998, pp. 65-69.

^{xxi} Cf. Daniel Giraudon, *Traditions populaires de Bretagne : du coq à l'âne*, Douarnenez, Le Chasse-Marée/ArMen, 2000.

^{xxii} Aux dernières élections syndicales (1995), la Confédération paysanne obtient ses meilleurs résultats nationaux dans le Finistère et en Loire-Atlantique et de bons résultats dans les autres départements bretons.

^{xxiii} Cf. Ronan Le Coadic, *op. cit.*, 1998, pp. 322-334.